Ainsi dans la poursuite de l'article 4, je vais donc me faire répétitif, en relatant cette réflexion déjà mise en avant, à savoir que celle ou celui que l'on dit aimer, n'est que celui ou celle que l'on préfère parmi les quelques-uns que l'on connaît, faisant par répercussion, cet amour auquel il nous plait de nous abandonner, très loin du compte, plus encore si celui-ci se voit affublé de cette éternité, lui imposant par nos soins en guise de rime première, d'être associé à toujours.

L'éternité qu'on se le dise à sa manière est un infini, aussi l'on ne peut faire de l'amour un sentiment d'une telle portée, si en simultanée cette sélection chargée de le mettre en avant, pâtit d'un horizon aussi immédiat.

D'ailleurs sur un plan plus pratique, boudé pour ne pas réduire en miettes cette illusion, d'autant plus généreuse pour donner le change, qu'elle ne détient pas de quoi se poser pour de bon sans s'écraser au sol, aussi l'addition qu'elle incarne, veille à ajouter sans fin, pour dissimuler son absence de résultats définitifs, qui reconnue comme telle pour de bon lui vaudrait de s'évaporer ; ainsi on veille à ne pas admettre qu'au prorata de nos possibilités potentielles, pour être entre nous si nombreux, le choix qui est le nôtre, est arrêté par nécessité, pour être tributaire d'une vie prompte à s'interrompre à tous moments.

A cela, sur un plan sexuel, la jeunesse naturellement détient plus d'arguments, ne serait-ce qu'au regard de cette justification par définition physiologique, pour correspondre à des âges, où la race qui est la nôtre, comme toutes les espèces de ce monde, est la mieux disposée à se reproduire, tout cela fait que nous choisissons quelqu'un, parce qu'il nous serait insupportable de ne pas choisir et que nous apprécions cet autre, pour nous avoir sauvé de cet exil, aussi douloureux que particulier.

Finalement l'amour traduit cette nécessité nous conduisant à nous vouloir propriétaire, comme nous ne sommes pas en capacité de nous posséder nous à jamais, nous prétendons posséder l'autre.

Par ce que nous sommes, nous laissons apparaître de nous une sorte de tragique double, à savoir que ce provisoire qui nous habite et qui est propre au vivant quel qu'il soit ici-bas est plus écourté en ce qui nous concerne, car toutes les autres espèces bénéficient d'une trajectoire au sein de ce qui est, pendant que la nôtre laisse entrevoir d'elle un tracé des plus subjectif, se poursuivant en parallèle avec la réalité générale, mais à une distance faisant en retour que ce qu'elle est ne saurait être, cette déliquescence que nos turpitudes manifestent, synonyme d'auto destruction, confirment cet état de faits. Le provisoire qui est le nôtre, ressemble à une sorte de réservoir à l'origine percé, perdant de ce temps que seule la réalité générale délivre à ceux promis à ne pas durer, c'est un peu comme si nous nous vidions de notre sang autrement, victimes de cette association impossible, entre ce qui ne saurait être et un provisoire, abandonnant sans cesse pour ne pas savoir être assez vrai, de sa durée d'origine.